

Chère lectrice, cher lecteur,

Naviguer dans les livres ? Quel problème !

Nous sommes plusieurs à essayer de trouver l'art de cette navigation en embarquant dans le meilleur de la littérature marine depuis la nuit des temps. Il est vrai que l'amour reste le thème le plus fécond pour un écrivain, car il inspire facilement ce dernier. Pourtant, nous, les amoureux de l'immensité océane, cherchons à l'associer à l'humanité des Peuples de la mer. Malheureusement nos romans, nouvelles, poésies, œuvres théâtrales, chansons restent souvent des denrées introuvables sur le marché du livre. À vrai dire, aujourd'hui, notre littérature écrite à l'eau de mer n'est pas la plus connue dans notre pays, une indéniable vérité de Monsieur de La Palice. Cherchez dans une maison de la presse les revues littéraires, vous en trouverez quelques-unes : cherchez des revues historiques, elles occupent plusieurs rayonnages. Inutile de chercher des belles lettres marines, elles sont inexistantes. De temps en temps, « pour ceux qui aiment les histoires de mer et de marin » comme se définissent, *La Gazette des Pontons* de Toulon, et les écrits de plusieurs associations à caractère maritime, ils ouvrent leurs pages à de véritables écrivains marins ou pas ; là, vous pourrez souvent y trouver littéraire de la mer.

Il apparaît loin le temps où l'Académie française accueillait, sous la Coupole, deux officiers de Marine : Pierre Loti et Claude Farrère ; loin aussi. le temps où l'Académie Goncourt couronnait des romans où l'eau salée devenait l'un des éléments du décor et de réflexion pour des auteurs comme Claude Farrère pour *les Civilisés* (1905) ; Francis de Miomandre avec *Écrit sur de l'eau* (1908) ; André Savignon et *Les Filles de la pluie* (1912) ; *Le Peuple de la mer*, (prix 1913) de Marc Elder ; quatre romans de mer en moins de dix ans, incroyable ! Depuis d'autres ont été publiés et honorés d'un prix littéraire depuis, mais sur une période plus grande.

Il est loin le temps (1928-1944) où le journal « Gringoire » offrait plusieurs pages aux auteurs dont la plume était trempée dans l'écume des mers agitées.

Il est loin le temps où des capitaines terre-neuvas s'assimilaient dans les œuvres de Roger Verceel, où Mac Orlan nous apprenait à être des *Aventuriers immobiles* ; où Bernard Moitessier choisissait de devenir un *Vagabond des mers du Sud*. J'arrête là ma litanie et désolé pour ceux qui ont su me passionner, m'intéresser et qui ont déterminé ma longue vie dans l'univers des Belles Lettres marines, malheureusement je ne peux pas tous les citer.



Variation en littérature marine ou de la difficulté de choisir de beaux textes de mer

Pour rester parfaitement clair dans mon propos, j'aimerais d'abord distinguer dans notre domaine des lettres, celles issues de l'imagination et celles utilisées dans le domaine de la recherche historique. L'historien est un homme de lettres, mais son but demeure la vérité avant tout. « Vérité souvent bien difficile à atteindre et à fixer en tout, et particulièrement en histoire », remarque Sainte-Beuve. En revanche, j'associe le roman historique aux œuvres d'imagination dont l'origine apparaît vraie. Cette causerie voudrait aborder essentiellement les qualités et peut-être les défauts des écrits issus de l'imaginaire des auteurs.

« Victor Hugo était là au bord de la mer, et ce caractère tumultueux s'est accordé magnifiquement avec les paysages, marins et sauvages, de Guernesey ». Cela a donné *Les travailleurs de la mer*, un chef-d'œuvre.

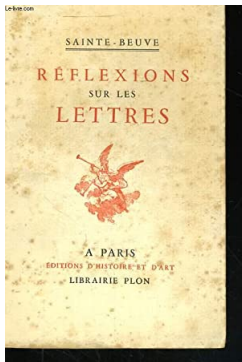
Le goût des lettres suppose un « esprit littéraire qui consiste à s'intéresser à ce qui plaît dans une délicate lecture, à ce qui est d'ailleurs inutile en soi et qui ne sert à rien dans le sens vulgaire, à ce qui ne passionne pas pour un but prochain et positif, à ce qui n'est que l'ornement, la fleur, la superfluidité immortelle et légère de la société et de la vie » comme le dit Sainte-Beuve.

Il n'est pas facile, pour un auteur, d'éveiller le rêve dans l'esprit du lecteur, de peindre les décors et paysages, de décrire et animer des personnages de fiction, de déterminer le rôle essentiel de l'idée et nous ne pouvons pas contester l'intensité des mots des gens de plume habiles, adroits, éloquentes qui savent en user à propos, et de celles et ceux qui ont l'art d'en abuser. À nous, lecteurs, de nous faire notre propre critique selon nos goûts et quelques principes qui permettraient de distinguer une œuvre littéraire d'une autre.

L'art s'apprécie quand nous pouvons y trouver le Beau, la Réalité et la Vérité.

Le beau :

Chez les anciens ne pas avoir le sentiment des Lettres, voulait dire ne pas avoir le sentiment de la vertu, de la gloire et de la grâce, de la beauté. « Cette dernière est plus aisée à sentir qu'à définir », pensait Sainte-Beuve.



Vous souvenez-vous ma causerie écrite en 2017, intitulée *Philocalie maritime*. Voici comment je vous présentais cette expression « Je vous vois penser, mais que signifie ce mot : philocalie ? Ça veut dire quoi ? Je vous avouerai qu'il y a quelques mois, je ne le connaissais même pas. Cap sur le dictionnaire : « **philocalie**, nom féminin qui vient du grec *philocalia*, soit amour du beau. Courant mystique de l'Église orthodoxe basé sur la connaissance de Dieu par la beauté ». Devant les merveilles du monde, les créations sublimes des hommes, peut-on dire que la beauté à son origine en Dieu ? Je vous laisse le soin de répondre à cette question.

En revanche, quel est le marin, l'amoureux du monde maritime, le touriste, le curieux, *etc.* qui, un jour n'a pas été arrêté dans son élan par la transcendance d'une *marine naturelle* dont l'auteur reste inconnu ou invisible ? Ce jour-là, quel regret de ne pas posséder de talents artistiques pour traduire cette vision digne des peintures du XVII^e au XIX^e siècle dont regorgent nos musées.

Le Beau semble l'apanage de l'Antiquité. Relire *l'Odyssée*, pour nous qui aimons les histoires à l'eau salée, pour y trouver dans l'éclat de l'expression, l'harmonie de la composition cette flamme perpétuelle qui nous oblige à quitter les médiocrités journalières pour notre plus grand plaisir. Nous en sommes aussi conscients, tel que l'exprimait Baudelaire : « Il est beaucoup plus commode de déclarer que tout est absolument laid dans l'habit d'une époque que de s'appliquer à en extraire la beauté mystérieuse qui y peut être contenue, si minime ou si légère qu'elle soit, cette beauté passagère, fugace, de la vie présente ».

Souvent la beauté demeure plus aisée à sentir, à voir, qu'à définir. « Il existe des beautés de différentes sortes et de différents degrés : les manifestations de la vie et celles de l'âme humaine qui sont infinies », nous rappelle Sainte-Beuve.

La réalité :

De notre temps, notre curiosité est excitée par l'expression fidèle et variée de tout ce qui se voit, se fait, se dit dans les manifestations de l'âme humaine et de la vie. Le roman et le drame relèvent de notre fait. La littérature doit parler de la **Réalité**, qu'elle soit d'hier ou d'aujourd'hui, tout en sachant qu'elle cherche à décrire l'humanité en marche surtout très intéressée de s'observer, de se peindre, de laisser des traces, qui serviront ensuite de comparaison pour les recherches curieuses des futures générations.

Pourtant, nous pouvons dire que cette authenticité toute seule est souvent plate, vulgaire et par la suite lassante. « Pour éviter d'être rassasiés, même rebutés, nous espérons trouver quelque

chose de plus dans la vie, pour sortir de cet ordinaire, un seul mot : le style ! », pense Sainte-Beuve

Dans la réalité il nous faut du sentiment, un coin de sympathie, un rayon moral qui puisse nous traverser pour nous éclairer ne serait-ce que par une petite ouverture. Sans cela, le texte restera fade et nous laissera froids, indifférents ! Cette réalité « littéraire » nous élève, nous donne de l'esprit tout en paraissant parfaitement naturelle.

Il faut que nous trouvions une part de nous-mêmes dans ce que nous lisons.

La vérité :

Pour terminer ce triptyque indispensable à la bonne littérature, il nous faut rajouter la **Vérité**. Sainte-Beuve souligne : « que les hommes en général n'aiment la vérité et les écrivains moins que les autres. En revanche, ils aiment fort la satire, ce texte où l'on critique ouvertement quelqu'un ou quelque chose en se moquant. » Cela est bien plus facile que d'apprécier la personne humaine tout en bloc avec ses qualités, ses défauts, ses vertus et ses vices. Ce que nous voulons dans nos lectures c'est une héroïne ou un héros, peu importe qu'elles ou qu'ils soient anges ou démons. Pas facile de garder cette vérité sur les hommes si difficiles à trouver.

Sainte-Beuve exhorte les auteurs à peindre le vrai, tel quel, à vif et même crûment, sans qu'ils se croient obligés de choisir le pire et penser que cela plaît à tous. Femmes et hommes de lettres, ne devenez jamais en littérature ce que l'on nomme dans les romans les *mangeurs de choses immondes* !



Il existe d'autres signes que vous êtes seul à utiliser, vous avez notamment le choix de lire ou de ne pas lire tel ou tel titre. Après l'achat, si le livre ne vous retient pas, il finira sur la moquette de votre chambre, et cap sur un rayon-dortoir de votre bibliothèque avant transfert au mieux chez Emmaüs.

Au XVII^e siècle, la tragédie était composée autour des trois unités qu'étaient l'action, le lieu et le temps. Depuis le XIX^e le roman ne serait-il pas animé par ses trois unités qui forment sa cohérence que sont la beauté, la réalité, la vérité, comme le soupçonnait Sainte-Beuve dans ses *Réflexions sur les Lettres* ?

Puis l'idée :

Le dernier point est celui du rôle essentiel de l'idée. Au XIX^e siècle on adore le Moyen-Âge ; au XVIII^e l'époque sentait déjà la révolution. Lors des du XIX^e et du XX^e siècles, la littérature romantique est faite de bouleversements moraux, d'aventures, et de textes qui cherchent à suivre ce tourbillon accéléré qui entraîne le monde et les sociétés modernes. Tout change, tout s'agrandit et se modifie sans cesse. Il ne faut pas oublier que le lecteur romantique a la nostalgie : il cherche ce qu'il n'a pas ou ce qu'il aurait pu avoir. Mon maître, pour cette causerie a écrit : « On voudrait que, dans tout résultat d'étude littéraire, l'idée morale dominât ou, du moins, entrât pour quelque chose, que l'intérêt humain y eût sa part, et que l'âme de celui qui cherche s'adressât de temps en temps par quelque reflet à l'âme de celui qui ne demande pas mieux de le suivre ». Il serait utile, de nos jours, que notre littérature fasse contrepoids aux intérêts de la nature bouleversés par le triomphe technique de l'humanité. Lord Byron a cité cette parole célèbre : « Les mots sont des choses, et une petite goutte d'encre tombant, comme une rosée, sur une pensée, la féconde et produit ce qui fait penser ensuite à des milliers, peut-être des millions d'hommes ».

Après cet exposé qui permet de critiquer un véritable et authentique texte de mer, je voudrais revenir sur ce que nous pourrions appeler notre littérature marine classique.

- « Victor Hugo était là au bord de la mer, et ce caractère tumultueux s'est accordé magnifiquement avec les paysages, marins et sauvages, de Guernesey », avais-je noté par le passé, dans mes fiches de littérateur de la mer. Victor Hugo, de son *look out* de sa demeure de Guernesey, va rédiger *Les Travailleurs de la mer* et nous convier à ce formidable *concerto* de la tempête.

Permettez-moi de vous le resservir comme un des meilleurs plats de la littérature marine. Ce mets, je n'arrête pas de le déguster depuis des lustres :

- Gilliat, le capitaine, essaie de sauver la chaudière de l'épave de **La Durande**, coincée dans les Roches Douvres. Il affronte la tourmente tardive d'équinoxe, la symphonie commence, écoutez, lisez et imaginez le spectacle :



« Tout à coup un immense tonnerre éclata » ... « on croit entendre la chute d'un meuble dans la chambre des géants » ... « aucun flamboiement électrique n'accompagna le coup. Ce fut comme un tonnerre noir. Le silence se refit. » ... « Les éclairs étaient muets. Pas de grondement. » ... le vomissement de la tempête commença. L'instant fut effroyable. Averse, ouragan, fulgurations,

fulminations, vagues jusqu'aux nuages, écumes, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchaînement de monstres. Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait » ... « L'étourdissement de l'orage allait croissant » ... « Toute l'immensité du tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre » ... « Puis des clameurs, des clairons, des trépidations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment appel de l'océan. Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant les flots » ... « Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer. La nuée canonait, les grêlons mitraillaient » ... « on entendait des feux de peloton dans le firmament ». Gilliat, ensuite, pense à sauvegarder la vieille coque... « à chaque coup de tonnerre, il répondait par un coup de marteau. On entendait cette cadence dans ce chaos » ... « il y avait du fracas et du tapage. Par instants, la

foudre semblait descendre un escalier. Les percussions électriques revenaient sans cesse aux mêmes pointes du rocher » ...

L'orchestre se disloque, le décor se transforme à chaque instant, l'opéra continu, **La Durande** et Gilliat résistent.

(...) Brusquement le ciel fut bleu ».

La symphonie s'épuise, s'arrête, l'opéra est terminé. Il a duré vingt heures.

L'espace d'un moment, j'ai oublié notre société actuelle où le temps social, celui de la montre, celui des embrouilles des communicants pour nous faire prendre des *vessies pour des lanternes* (Rabelais) ; le temps des *Bigs* qu'ils soient pharma, data, Gafas, où le vrai d'hier ne sera pas

celui de demain, *etc.* ; il est nécessaire de prendre du temps pour soi et de retrouver l'épopée du grand rêve de l'**Humanité face au large**.

Amitiés,

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer

Mai 2021